

PER
P-26
EX. 2

S

LE PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE

Musique = Théâtre = Mode = Sport

ABONNEMENT

Un an..... \$1.50
Six mois..... 0.75
Payable d'avance.

MONTREAL, 18 MAI 1895

VOL. I.—No 8.

LE NUMÉRO, 5 CENTS.

BUREAU

No 26 Sainte-Elisabeth
Boîte 2169 MONTREAL



Mme REJANE

Le Passe-Temps

REVUE BI-MENSUELLE

Paraît le 1er et le 3me samedi de chaque mois.

ABONNEMENT :

1 an.....\$1.50 | 6 mois..... 75 cts.

Payable d'avance.

Toutes communications devront être adressées

LE PASSE-TEMPS,
26 Ste-Elisabeth,
Montréal.

Boite postale 2169.

LA QUINZAINE

Un des faits les plus importants de la quinzaine, c'est la signature du traité de paix entre la Chine et le Japon.

Dès le début de cette guerre, le monde entier, pourrait-on dire, avait estimé que le Japon ne pourrait tenir tête au colossal empire chinois. Aussi, la surprise a-t-elle été grande lorsque l'on vit que le Japon, non seulement tenait tête à son ennemi, mais encore lui infligeait défaites sur défaites et envahissait son territoire.

L'attitude des nations changea, et le Japon eut le prestige des forts, ce qui lui attira toutes les amitiés.

La Chine voyant ses places fortes occupées, son sol pris, Pékin menacé et l'empire tout entier en plein désarroi, songea à la paix. Le Japon y consentit enfin, mais il imposa à la Chine des conditions que la France, la Russie et l'Allemagne ne trouvèrent pas à leur convenance. En conséquence, les trois nations se concertèrent et envoyèrent au Mikado une note collective par laquelle les trois puissances, après avoir exposé le pourquoi de leurs objections au traité, signifiaient au Japon de le modifier dans un sens conforme à la sécurité que veulent avoir ces puissances dans le voisinage du Japon.

Rien n'est fait encore relativement à la révision du traité sino-japonais, mais on peut affirmer en toute certitude que le Japon ne fera pas la moindre résistance. Il protestera sans doute, il posera en martyr, mais ce sera tout, et il aura la prudence de borner à du platonisme politique qu'il versera dans le sein de l'Angleterre, sa résistance

aux injonctions de la France, de la Russie et de l'Allemagne.

×

En Russie, l'opinion publique est fort irritée contre l'Angleterre. L'attitude d'isolement qu'elle a prise au sujet du traité de paix imposé à la Chine par le Japon, montre que l'Angleterre a une arrière-pensée et qu'elle voudrait profiter des conquêtes du Japon, quitte à écraser ce pays ou du moins de le tenter.

Il n'y a pas que la Russie qui soit indignée; la presse universelle et le monde officiel se trouvent réunis et partagent la même irritation.

D'après les dernières correspondances, l'avis général, en Russie, est que toutes les puissances européennes qui ont des intérêts politiques ou commerciaux dans l'Extrême-Orient, sans avoir en même temps, comme l'Angleterre, quelque motif secret de prendre parti pour le Japon, se rendront compte des dangers que feraient courir à ses intérêts l'établissement des Japonais sur le continent asiatique, et que, par conséquent, elles se joindront à la Russie pour obtenir les modifications nécessaires du traité de paix.

×

Les nouvelles reçoivent de Madagascar indiquent que les Hovas, qui ne s'étaient pas beaucoup remués jusqu'ici, commencent à trouver que l'aventure où ils se sont engagés, en repoussant l'ultimatum présenté par la France, est beaucoup plus grave qu'ils ne l'avaient pensé d'abord.

Le général Metzinger, en attendant l'arrivée du corps expéditionnaire, s'est, avec les faibles troupes dont il dispose, emparé sans coup férir de deux autres forts que les guerriers malgaches considéraient dans leur candeur comme imprenables.

Ces premières opérations ont répandu dans le pays une terreur contre laquelle la reine Ranavaloa s'efforce vainement de réagir par des proclamations enflammées où elle conseille à ses sujets d'acheter de la poudre et de s'exercer au tir au fusil.

Malheureusement, il est arrivé

aux Hovas une autre mésaventure. Les officiers anglais qui devaient les conduire à la victoire, n'ayant pu s'entendre avec la cour, ont quitté l'île.

Cette retraite a été motivée par les attermoissements du gouvernement malgache et son refus de confier au colonel (?) anglais Shervinton, le commandement suprême des troupes de la reine Ranavaloa.

« Cette perte, dit un journal anglais, le *London Telegraph*, sera vivement déplorée par l'armée hova, parce que c'est au moment où elle aurait le plus besoin d'un chef capable et intrépide qu'on va se priver des conseils d'hommes sages et expérimentés, qui connaissent également les qualités du soldat malgache et les avantages qu'on pourrait tirer, pour la défense de l'île, de certaines positions stratégiques.

« Sans doute, ajoute-t-il, ces démissions vont rendre les relations diplomatiques de l'Angleterre plus faciles, car, bien que nous ne puissions guère encourir une responsabilité, parce que des soldats résolus ont accepté des commissions dans l'armée malgache, quelque journaliste parisien n'aurait pas manqué d'en tirer prétexte pour nous jeter à la face que les troupes hovas étaient commandées par des officiers anglais. »

En réalité, Shervinton s'est retiré parce qu'il ne se faisait aucune illusion sur l'issue de la lutte.

En présence de ce départ, la reine des Hovas a eu une idée peu pratique mais fort originale. Elle fait adresser par le même journal un appel à tous les peuples chrétiens; elle les invite à protester contre le gouvernement français et leur demande de prier pour elle et pour ses sujets. Sur quoi le journal londonien adresse très sérieusement à la France le petit et inutile sermon que voici :

« La touchante prière de la reine Ranavaloa, dit l'organe anglais, faisant appel à notre pitié contre les envahisseurs de son pays, nous touche et nous émeut. Elle était encore au printemps de la vie, si nous avons bonne mémoire, quand elle fut appelée au gouvernement du peuple malgache; sa sœur, plus âgée qu'elle, ayant été écartée du trône en raison de certaines imperfections de caractère. Son règne n'aura eu que de rares moments de bonheur et de prospérité.

“ Nous voulons espérer que les Français se montreront aussi généreux qu'ils sont forts et qu'ils ne pousseront pas plus loin leur intention d'envahir Madagascar ; mais, si cela était impossible, les conquérants, quelles que soient les circonstances, useront de leur victoire de la manière la moins injurieuse pour les Hovas et pour leur reine.”

La signification exacte de cet appel hypocrite, c'est que l'Angleterre s'aperçoit que la défaite des Malgaches sera sa propre défaite, car ce sont les Anglais qui, en les poussant à la résistance, ont rendu l'expédition nécessaire.

Pardonnez aux Malgaches pour laisser Madagascar aux Anglais, c'est une bêtise que la France ne commettra pas.

SILVIO.

Mme REJANE

Mme Gabrielle Réjane, qui de son vrai nom s'appelle Réju, est née à Paris en 1857. Fille d'un ancien comédien devenu contrôleur en chef à l'Ambigu, nièce de Mme Naptal-Arnault, elle entra au Conservatoire où, dans la classe de Régnier, elle obtint, au concours de 1874, le second prix de comédie.

Engagée au Vaudeville, elle débuta, en mars 1875, dans le prologue de la *Revue des Deux-Mondes* ; puis elle interpréta d'une façon remarquable divers rôles et créa, avec un talent tout personnel, *Madame Lily* ; Juliette, du *Premier Tapis* (1876) ; la marquise de Menu-Castel, du *Varglas* ; Angèle, des *Domino roses* ; Gabrielle, de *Pierre* (1877) ; Agathe, du *Club* (1878) ; Madame Colas, du *Mari d'Ida* ; Geneviève, des *Tapageurs* (1879) ; Anita, de *l'Auréole* (1881) ; la baronne Doria, d'*Odette*.

Elle passa ensuite au théâtre du passage des Panoramas, où elle personnifia le Moulin rouge, des *Variétés de Paris*, et la femme de Paul-Louis Morisseau, de la *Nuit de Noces P.-L.-M.* (1882).

Elle aborda le drame à l'Ambigu, et, dans la *Glu*, de Richepin (1882), elle rendit, avec une vérité saisissante, Madame Cézambre, l'épouse infidèle du docteur.

Cette facilité de se transformer lui valut, au Palais-Royal, dans Adrienne, de *Ma Camarade* (1883), des applaudissements mérités.

Cessant d'appartenir à un théâtre par un contrat de longue durée, elle créa, au Vaudeville, la *Diva*, de

Clara Soleil (1885) ; aux Variétés, Claquette et Gabrielle, des *Demoiselles Clochart* (1886) ; au Vaudeville, Blanche, de *Monsieur de Morat* (1887) ; aux Variétés, Henriette, de *Décoré* (1888), qu'elle joua un peu partout, à l'étranger, au théâtre du Parc, à Bruxelles ; à l'Odéon, la Servante, de *Germinie Lacerteux* ; au Vaudeville, Lydie Garousse, de *Marquise !* (1889).

Mais passons plus rapidement sur l'énumération des divers rôles tenus par Mme Réjane pour consacrer quelques lignes au succès toujours grandissant qu'elle remporte encore dans cette brillante pièce de MM. Sardou et Moreau intitulée *Madame Sans-Gêne* et dont nous donnons une complète analyse dans notre chronique des théâtres, un peu plus loin.

Partout où Mme Réjane a passé, elle a été accueillie avec enthousiasme et elle a gagné immédiatement le cœur du public. Le plaisir que vous cause son jeu est naturel, spontané, inévitable, et on ne peut pas hésiter à le reconnaître. La force de Mme Réjane ne réside pas seulement dans son bagage technique, mais dans son charme personnel. Notre gravure en fait foi. Son visage est rayonnant d'expression ; sa voix est sympathique ; ses allures sont vives ; sa parole est d'argent ; son jeu est rapide et brillant. Elle peut être capricieuse, coquette, séduisante, dédaigneuse, espiègle, impudente, commune à un moment, passionnée à un autre, et elle a tant d'aisance et d'empire sur elle-même qu'elle peut faire tout cela facilement. Le rôle de Mme Sans-Gêne est devenu pour elle quelque chose comme un autre elle-même et elle le joue sans le moindre effort apparent.

Tous les journaux, tant en France qu'en Amérique, ont consacré de très longs et élogieux articles après la première représentation de *Madame Sans-Gêne* et tous rendent hommage à Mme Réjane, la principale interprète de la pièce de MM. Sardou et Moreau.

Applaudissons et réjouissons-nous de son succès.

NOS SPECTACLES

Voici dans ses grandes lignes *Madame Sans-Gêne*, cette pièce très intéressante dont il faudrait, pour en bien saisir tout l'attrait, analyser chaque scène, énumérer tous les détails, pour la plupart charmants.

Madame Sans-Gêne, la pièce en trois actes et un prologue de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau,

a été donnée pour la première fois à Paris, au théâtre du Vaudeville, le 22 octobre 1893. Saisissant avec opportunité le moment où le premier empire redevenait à la mode, M. Sardou a voulu montrer le Napoléon intime, le grand homme en robe de chambre ; il a écrit une pièce moins historique qu'anecdotique, et, par un arrangement très habile des faits et des personnages, il a présenté les choses, non pas sans doute comme elles se sont passées, mais comme elles auraient pu se passer dans un milieu reconstitué avec le plus grand soin.

Le prologue de *Madame Sans-Gêne* a pour cadre une blanchisserie de la rue Sainte-Anne dont la patronne est l'accorte Catherine. C'est pendant la journée du 10 août 1792, où les Marseillais marchent sur les Tuileries. Le sergent Lefebvre trône dans la boutique et paraît au mieux avec la jolie blanchisseuse qui va du baquet au réchaud, du réchaud à la table, lavant, repassant, au milieu des linges de toutes les couleurs qui sèchent sur des cordes tendues à travers la pièce. C'est un charmant et curieux tableau qui contraste par son calme avec l'agitation de la rue, où le grondement du canon, le son du tocsin soulignent l'agonie de la royauté. Cette pièce n'est pas sans quelque analogie avec celle du lavoir, au premier acte de *Thermidor*.

Quand le rideau se lève sur le tableau suivant, douze années se sont écoulées. Le capitaine Buonaparte est devenu Napoléon Ier, et la petite blanchisseuse a épousé le sergent Lefebvre, devenu maréchal de France et duc de Dantsick. Mais elle est restée bonne fille comme autrefois. La liberté de ses propos justifie son sobriquet de “madame Sans-Gêne,” et elle fait, sans trop y réussir, tout son possible pour paraître grande dame. On est au palais de Compiègne, où se place une scène épique entre l'empereur et ses sœurs, la reine Caroline et la princesse Elisa. Celles-ci ont conspiré contre Catherine, qui compromet la cour par ses bêtises de plébéienne et qui, n'aimant que son mari, repousse sévèrement les galants. Elles veulent la faire exiler et forcer Lefebvre à divorcer ; mais le maréchal aime sa femme et Catherine, qui tient à “son homme,” se querelle avec les princesses. Quand Napoléon intervient pour mettre le holà, il se heurte à la résistance de ses sœurs ; il s'en irrite et alors on se met à laver son linge sale en famille en se disant ses vérités dans ce patois corse que l'empereur n'oublia jamais.

On arrive ensuite au fait princi-

pal de l'action : la jalousie de Napoléon. Marie-Louise, qu'on ne voit pas à la scène, a auprès d'elle, à la cour, un amoureux et non un amant, le comte de Neipperg, un ami d'enfance qui lui rappelle son pays. Elle lui a donné rendez-vous pour le congédier. Napoléon surprend ce rendez-vous. Seul, avec son mame-luck Roustan et en présence de la maréchale Lefebvre, il s'empare de l'homme qui allait chez l'impératrice, l'injurie, lui arrache ses aiguillettes. Neipperg tire son épée. On accourt ; il y a crime de lèse-majesté et Napoléon donne l'ordre de fusiller celui qu'il croit être son rival. Mais Catherine qui a déjà sauvé Neipperg au 10 août, le sauvera encore ; avec l'aide de Fouché, l'ancien ministre de la police qui ne cherche qu'à jouer un mauvais tour à son successeur, le duc de Rovigo, elle fait évader Neipperg. Sur ces entrefaites, Napoléon trouve dans une lettre de Marie-Louise à son père, l'empereur d'Autriche, la preuve de la pureté de ses relations avec Neipperg et, heureux que Fouché lui ait épargné un crime inutile, il lui rend le ministère de la police.

★

Mme Henry Thomas, de l'Académie de Musique, de Montréal, était à New-York la semaine dernière pour affaires de théâtre.

★

On vient de célébrer à Paris le centenaire de la fondation du Conservatoire de musique.

★

La troupe d'opéra français à Québec, sous la direction de M. Haakman, a remporté un vif succès dans *Mignon*, avec Mmes Degoyon, Blondel et d'Artigny dans les premiers rôles.

★

Le *Dramatic Mirror* prétend que Sardou est un plagiaire d'une habileté fort excusable.

Nos Intimes aurait, paraît-il, été emprunté d'un conte publié en 1832, dans le *Courrier des Dames* ; *Pattes de mouches* de *La lettre volée* d'Edgar Poë ; *Ganache* d'une nouvelle par Ereckmann-Chatrion ; *Pommes du voisin* de *Aventures de magistrat* de Bernard ; *Maison neuve* des contes de Boccace ; *Patrie* de la *Bataille de Toulouse* de Méry ; *Divorçons* de Rozier ; *Thermidor* du *Chevalier de la maison rouge* de Dumas, et finalement *Mme Sans-Gêne* de *Madame la Maréchale* de Lemonnier, etc., etc.

Mais, pour atténuer l'accusation portée, le *Mirror* cite cette phrase où Sardou dit : " Si j'habille mes

œuvres mieux que d'autres, je ne suis pas plagiaire."

★

Sarah Bernhardt et Mme Réjane reviendront aux Etats-Unis l'hiver prochain, sous la direction Abbey, Schoeffel et Grau.

M. Grau est parti pour l'Europe, la semaine dernière, dans ce but.

★

Il se fait un certain mouvement à New-York et à Chicago, parmi les gérants de théâtre pour supprimer les billets de faveur distribués à droite et à gauche en échange du privilège d'afficher.

Cette pratique dégenérait en abus, car des marchands peu scrupuleux achetaient ces billets à vil prix pour les revendre aux portes de théâtres.

★

L'ouverture de la saison d'été au Parc Sohmer a eu lieu dimanche dernier.

Malgré un ciel couvert, le public s'y est rendu en foule et, aux deux représentations, a pu applaudir le célèbre équilibriste Caicedo dont les tours incompréhensibles ont surpris tout le monde.

Il y a eu aussi toute cette semaine, au Parc, Vernon et Edwards, merveilleux pour la voltige aérienne sur le trapèze, puis un jongleur japonais et des chanteurs émrites en tête desquels figure M. Soum, le premier baryton de l'Opéra-français dont l'engagement a coûté fabuleusement aux directeurs du Parc Sohmer, qui sont décidés à ne rien épargner pour ajouter à l'attrait de leur populaire salle d'amusements.

★

Sousa, le compositeur et directeur de la célèbre fanfare, qui porte son nom, sera à Montréal les deux premiers jours de juin. Ça sera un vrai régal pour tous ceux qui aiment entendre de la musique parfaitement exécutée.

★

Les amateurs de pièces drolatiques avec une teinte de mélodrame, feront bien d'aller au Royal cette semaine, pour y entendre Katie Rooney dans "Derby Mascot." Cette pièce, d'une saisissante originalité, est remplie de situations dramatiques qui font frémir l'auditeur.

La semaine prochaine, les directeurs de ce populaire théâtre nous promettent une jolie pièce intitulée "The White Squadron."

★

Tout indique que nous aurons une autre saison d'opéra français l'automne prochain.

La somme de souscriptions requise n'est pas encore tout à fait complétée, mais on a décidé de continuer à recueillir les souscriptions pendant que le travail d'organisation préliminaire de la prochaine saison se fera.

Le syndicat de l'Opéra s'est réuni pour prendre connaissance du bilan de ses affaires, et, après avoir approuvé les comptes de son trésorier, s'est dissous pour former une nouvelle société d'opéra.

Les dernières actions seront souscrites ces jours-ci, et si l'organisation de la société est terminée à temps, les délégués chargés d'engager la troupe pourront se mettre en route pour Paris cette semaine même.

Nous pouvons dire dès maintenant qu'aucun des premiers sujets déjà entendus à Montréal ne seront réengagés et que le directeur nommé à toutes les qualités voulues pour mener l'entreprise à bonne fin.

★

Mme Réjane sera à l'Académie de Musique pendant la dernière semaine de mai et ne sera que quelques jours à Montréal.

IVANHOE.

LE SPORT

L'événement capital dans le monde du sport, pendant cette dernière quinzaine, a été la rencontre entre Costello et Woods contre les frères Slavin au Parc Sohmer. Le compte-rendu de cette intéressante soirée peut se réduire à quelques lignes.

Woods et Jack Slavin se sont battus trop brutalement, si bien qu'après la troisième reprise, le sang a coulé au point que l'arbitre Dwane a dû intervenir. Woods a tapé comme un enragé sur Slavin et lui a fendu la figure.

Costello et Bill Slavin ont été moins sanguinaires et se sont administrés, à chacun leur tour, des coups de poings sur toutes les parties du corps. Costello avait pour point de mire le nez de Slavin qu'il a martelé impitoyablement, sans toutefois pouvoir se soustraire aux coups lancés par Slavin sur son flanc droit. Costello a été déclaré vainqueur. Woods a eu la décision de l'arbitre.

Je partage l'avis de ceux qui croient que Slavin eût battu Costello si l'assaut avait duré cinq reprises de plus. Tant qu'à faire croire au public que Costello s'est brisé le poignet dès la troisième reprise et a continué la lutte dans cet

état d'infériorité jusqu'à la fin, plus que les sceptiques souriront d'incredulité.

Fitzimmons, qui doit se battre avec Corbett, viendra au Royal prochainement. Fitzimmons n'est pas content de voir que Corbett veut se battre avec Peter Jackson, en Angleterre, avant de lui donner l'occasion de se mesurer avec lui.

Les membres du club de crosse "Le National" ont accepté l'offre des Cornwall de se mesurer dans un tournoi de crosse, le 24 courant, sur les terrains du "National" (ancien terrain des Shamrocks, rue Ste-Catherine). Ce tournoi ne sera que pour donner une idée au public amateur de la valeur respective des équipes des deux clubs.

Les concours de tir à la Côte St-Luc sont à l'ordre du jour, et depuis une couple de semaines, plusieurs tournois intéressants y ont eu lieu.

Les carabiniers Victoria, ceux du régiment du prince de Galles ainsi que l'association des carabiniers du Grand Tronc y ont pris part dimanche dernier.

Les membres du club de pêche de St-Gabriel de Brandon feront l'inauguration de ce club le 24 mai prochain.

Ils ont loué cinq lacs du gouvernement, dans la région de St-Zénon, et feront construire un élégant "club house" muni de tous les agrès et ustensiles nécessaires à ce sport.

Les Shamrocks et les Valleyfields ont joué plusieurs parties de football dimanche dernier, à Valleyfield.

Quoique chacune des équipes ait fait preuve de beaucoup d'habileté, la palme est restée aux Shamrocks.

Un syndicat composé de MM. Henri Bisson, Geo. Pelletier, William Palmer, Aimé Leduc et Jules Hone, a acheté le fameux yacht *Sans Souci* de M. Joseph Perrault, de Ste-Anne. Le *Sans Souci* défendra l'honneur du pavillon dans les eaux de Beauharnois sous le nom de *Bel Ami*.

Nombre de personnes du club de curling St-Laurent se sont réunis, samedi dernier, pour former un nouveau club de quoit. Les officiers suivants ont été choisis :

Président, Frank Fournier ; vice-

président, John Rose ; Sec.-trésorier, O. W. G. Dettmers ; directeurs, D. Guthrie, H. Beaumont, D. Scott, J. Fenwick, J. Johnston.

MM. Hugh A. Allan et Charles Cassils ont été nommés directeurs-adjoints du Jockey Club de Bel-Air.

Au nombre des collégiens de Cornell qui ont été choisis pour prendre part aux régates de Henly, figure un Canadien, M. T. Hall, de Washington, Ont.

Les amateurs pourront prendre note que M. J. P. Hébert, le jeune homme qui est d'une force si surprenante au tir au poignet, est prêt à se mesurer avec tout venant. M. Hébert ne pèse que 145 livres.

Les amateurs le trouveront tous les jours à l'ascenseur de la bâtisse de l'Assurance Royale.

La société de vénerie de Montréal, organisée pour l'amélioration de la race canine, demande au conseil de ville de faire placer des abreuvoirs dans les rues afin que les chiens puissent s'y désaltérer.

HERCULE.

PETITS REMORDS

Il faisait très chaud. La côte était presque à pic, sablonneuse, cuite au soleil,—pas même un brin de genêt aux gousses jaunes sur le bord du chemin. Au loin, çà et là sur la montagne gauleuse, quelques maigres touffes de bruyères desséchées.

Un petit âne, tout calleux, sec à prendre feu sous le bâton, hissait péniblement un tonneau rempli d'eau, sous la conduite d'une vieille ployée en deux par l'âge et par la peine.

Nous gravissions, Pierre et moi, la côte derrière l'équipage depuis plus d'une demi-heure, depuis la *Fontaine-des-Prêtres*, de toute l'énergie de nos jambes de dix ans, halelants, lui comme moi, et muets de fatigue et de chaleur.

Devant nous, les petites cicindèles vertes, ivres, folles de soleil, s'élançaient à chacun de nos pas comme pour nous porter défi, et les criquets semblaient se moquer de nous, attendant presque d'être écrasés sous nos souliers pour développer d'un jet brusque dans l'air leur double éventail bleu ou rouge.

Nous n'avions plus la force de gravir, inondés par la sueur, aveu-

glés par la réverbération, les pieds brûlés par le sable.

Sans le tonneau, la vieille et l'âne, nous eussions depuis longtemps lâché la partie ; mais machinalement nous suivions l'âne, la vieille et le tonneau.

La vieille tirait sur le licou pour avoir sa part du faix.

—Hi ! criait-elle,—et le roussin tendait les jarrets, les roues mal graissées grinçaient, et au-dessus, le tonneau, cahincaha, chancelait comme ivre.

Tout à coup je me mis à rire :—une fameuse idée venait de me traverser la cervelle !

—Pierre ! dis-je tout bas ; si nous lâchions le robinet ?

Pierre me regarda de son œil éveillé.—Pierre n'était plus las.

Il rejeta résolument en arrière ses cheveux blonds, courut à pas de loup jusque derrière le tonneau et mit la main sur le bouchon qui servait de bonde.

Puis il se retourna, me regardant. Je lui fis un signe... L'eau jaillit en colonne de cristal sur la poussière du chemin...

Pierre était déjà près de moi, le pied levé pour la fuite. Nous guetions la vieille, mais elle ne se détournait pas. Elle était sourde.

Le fou rire nous prit et, d'accord sans nous consulter, nous continuâmes à marcher derrière la vieille et le tonneau,—pour voir...—seulement nous nous tenions à distance prudente.

L'eau coulait toujours.

Peu à peu, le pas du petit âne devint plus assuré, moins lent. Le tonneau moins lourd dansait gaieusement au moindre accident du chemin entre les roues allégées qui ne geignaient plus.—Arriva enfin le moment où, au lieu que la vieille tirât l'âne, ce fut l'âne qui traîna la vieille. Le chemin avait bu tout ce que le tonneau avait pu verser.—C'était la péripétie.

La vieille s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Alors elle s'arrêta, laissant avancer l'âne, pour voir ce dont il s'agissait.—Nous nous étions arrêtés aussi, vous pensez !

—Sauvons-nous ? me dit Pierre.

—Bah ! répondis-je.

—Hue-oh ! cria la vieille pour que l'âne ne bougeât plus.—Elle venait de voir le trou béant qui bavait quelques dernières gouttes...

Ce fut alors qu'elle se retourna et nous aperçut.

Nous ne l'avions encore vue que de dos, avec sa jupe en cotonnade rayée, son fichu à fleurs de faïence et le mouchoir rouge sur sa tête courbée.

Elle nous observa un instant ; sa

figure morne et hâlée ne témoignait ni indignation ni colère, ni surprise. On eût dit ces têtes bronzées qui dorment depuis des siècles sous leurs bandelettes dans les tombeaux égyptiens.

Sans prononcer une parole, elle fit péniblement tourner bride au petit âne et redescendit, du même pas lent et résigné, à la fontaine.

Quand elle passa devant nous, elle ne parut même pas nous voir.

Nous nous regardâmes, honteux...

NADAR.

UN PETIT AIR DE FLÛTE

Avez-vous déjà assisté à une audience des flagrants délits devant le tribunal correctionnel ? Rien de plus mouvementé et aussi de plus divertissant. C'est là que bien des vaudevillistes vont puiser leur inspiration ; et ils n'ont pas tort. En quelques heures, le plus souvent, ils peuvent faire une ample récolte de mots gais et de situations comiques.

L'autre jour, il s'agissait d'un vol commis à l'étalage d'un marchand d'instruments de musique.

Le prévenu, un sieur Pivot, s'avance à l'appel de son nom. Il répond sur un ton larvoyant aux questions qui lui sont posées.

Le président.—Quelle est votre profession ?

Le prévenu.—Flûte.

Le président.—Qu'est-ce que vous dites ?

Le prévenu.—Je dis : flûte... petite flûte.

Le président.—Musicien, alors ?
Le prévenu.—Oui... artiste musicien.

Le président.—Vous savez pourquoi vous êtes ici ? Vous êtes inculpé de vol.

Le prévenu.—Ah ! monsieur le président, ayez pitié d'un pauvre homme qui est chargé de famille et qui a trois enfants !

Le président.—Vous avez trois enfants : c'est vrai, mais il y a cinq ans que vous les avez abandonnés.

Le prévenu.—C'était dans leur intérêt, j'avais trop bon cœur ; je ne pouvais pas les voir souffrir du froid et de la faim.

Le président.—Vous passez pour un fainéant ; vous vivez de la charité publique.

Le prévenu.—Hélas ! mon bon monsieur, je puis à peine travailler ! Mes pauvres jambes ne me supportent pas, mes pauvres bras sont couverts de rhumatismes, mes pauvres reins et ma pauvre tête...

Le président.—Laissons-là toutes vos infirmités. Le 17 juillet dernier,

à la devanture d'un marchand de la rue Saint-Denis, vous avez volé et caché sous votre redingote une flûte...

Le prévenu.—Une toute petite flûte... presque un flageolet.

Le président.—Qui vous a poussé à commettre cette soustraction ?

Le prévenu.—Le désir de travailler pour gagner ma vie.

Le président.—Comment ! le désir de travailler ? Travailler en faisant quoi ?

Le prévenu.—En jouant de la flûte.

Le président.—Vous connaissez cet instrument ?

Le prévenu.—Oh ! oui... Quand j'étais jeune, j'ai été au Conservatoire. J'ai même eu un accessit. Si j'avais possédé une flûte, mon avenir aurait changé... J'aurais pu entrer dans un orchestre, arriver à la célébrité, peut-être gagner trois francs par nuit.

L'auditoire est ému. Le président se demande s'il est en présence d'un mauvais plaisant ou d'un pauvre diable vraiment digne de pitié. Il se décide à tenter une épreuve.

—Huissier, dit-il, veuillez remettre, un moment, au prévenu, la flûte qui est sous les scellés.

Le prévenu, recevant l'instrument et le tournant machinalement entre ses doigts.—Alors... vous me donnez ça ? Vous avez pitié d'un pauvre homme ?...

Le président.—Pas de jérémiades. Le tribunal vous enjoint de jouer un air de flûte.

Le prévenu.—Jouer... moi ?

Le président.—Oui. Cela ne doit pas vous embarrasser, vous qui avez eu un accessit au Conservatoire.

Le prévenu, interloqué.—Devant le tribunal ?... Ça m'intimide... ça m'ôte mes moyens.

Le président.—N'y mettez pas tant de modestie. Allons !

Le prévenu.—Il est difficile de jouer sans accompagnement.

Le président.—Le tribunal sera indulgent. On ne vous demande pas un air d'opéra. Faites-nous entendre : *Au clair de la lune*, si vous voulez.

Le prévenu.—Je ne peux pas, mon bon monsieur ; je vous jure que je ne peux pas ! C'est l'émotion ; j'ai été tellement ému en comparaisant devant vous que ça m'a séché la gorge ; je n'ai plus de salive. Tout le monde sait qu'il faut beaucoup de salive pour jouer de la flûte.

Le président.—Avouez donc plutôt que vous avez fait un mensonge.

Et le malheureux musicien de contrebande s'entend condamner à deux mois de prison.

UN CONSEIL PAR QUINZAINE

Voulez-vous connaître le nom de l'un des meilleurs médecins de famille, et certainement le meilleur marché qu'il soit possible de trouver nulle part.

C'est le Dr Citron. Oui, un citron jaune et aigre ordinaire, que vous pouvez acheter chez n'importe quel épiciers pour quelques sous.

Voici quelques-uns des services que vous rendra le Dr Citron, si vous lui en donnez la chance.

Pressurez-le dans un verre d'eau chaque matin et buvez-le avec très peu de sucre. Il tiendra votre estomac dans le meilleur état possible et ne laissera jamais y entrer Mme la Dyspepsie, qu'il haït cordialement.

Si vous avez des cheveux noirs et s'ils commencent à tomber, coupez une tranche de citron et frottez-vous en la tête.

Pressurez-le dans une pinte de lait, et ça vous fera un mélange pour vous frotter la figure, soir et matin, qui vous donnera un teint de princesse.

Pressurez-le dans une égale quantité de glycérine et frottez-vous les mains de ce mélange avant de vous coucher. Le matin, lavez-vous les mains parfaitement dans de l'eau chaude, appliquez encore du citron, pur, mais quelques gouttes seulement cette fois. Vous ne devez pas suivre ce traitement trop longtemps, car la blancheur éclatante de vos mains rendra jalouses toutes vos voisines.

Si vous avez un mal de tête, coupez le Dr Citron en tranches et frottez-vous en les tempes. Le mal disparaîtra ou s'amointrira avant longtemps.

Le Dr Citron est encore bon pour bien d'autres choses : la limonade, par exemple, le meilleur des breuvages.

RECREATION

No 9—ENIGME

Mon père n'est pas laid, encore qu'il soit [tortu]
Et nous avons tous deux une mère com- [mune] ;

Plus on me presse, et plus j'ai de vertu
Pour charmer l'infortune.
Et quoique je sois libre et franc,
On me fait sur la terre

Une très rude guerre,
Les gens les plus humains s'abreuvent de [mon sang].

Solution de la charade No 8—*Mercur*.

LA MODE

Nous venons d'avoir une série de jours très chauds, mais cette chaleur est anormale.

Il ne faudrait donc pas en conclure que la saison printannière sera nulle cette année et que l'été fera suite à l'hiver sans transitions.

Les chaleurs que nous avons subies, sont, encore une fois, accidentelles. Faisons donc nos toilettes de printemps. Avec la fragilité des étoffes et des couleurs en usage cette année, nous ne risquons pas de conserver des toilettes qui seront démodées l'an prochain.

Pour s'habiller convenablement, sans excentricité (la simplicité n'étant pas de mode cette année), nos lectrices feront bien de s'inspirer de la toilette représentée par notre gravure : c'est une délicieuse toilette de printemps en crêpe à pois. En voici la description.

La jupe, large du bas et à godets, c'est-à-dire telle qu'on porte toutes les jupes actuellement, est doublée de soie d'une nuance dont l'assortiment n'est pas sans importance. Mais cela est laissé au bon goût de l'élégante qui se servira du modèle. La jupe, dans le bas, a une cecelette d'aluminium et une bande de crin. Le corsage, sur double ajustée, s'agrafe au milieu ; le devant est bouffant et retombe sur la ceinture. On fait par derrière, quelques plis à la taille.



Toilette de printemps en crêpe à pois

La ceinture est en satin et s'agrafe par derrière, sous une boucle de jais, qui est en ce moment en faveur, ou sous quelque autre ornement dont le choix est laissé à la fantaisie de la personne qui adoptera cette jolie toilette.

Le col montant, évasé devant, est doublé de satin et peut se remplacer par un col entièrement rabattu. L'empicement est en passementerie avec jais ou petites perles et gouttes d'eau taillées.

Il peut se choisir aussi en perles de couleurs et perles fines.

Ces garnitures de corsage sont mobiles et coûtent environ \$4 pour le noir et jais ; mais le prix est plus élevé et peut atteindre un gros chiffre pour les perles de couleur. Tout dépend de la garniture que l'on veut avoir.

Les manches sont très larges, plissées sur le haut du bras et froncées dans le bas.

On garnit de deux volants froncés, que l'on superpose. Il faut environ de 8 à 9 verges au plus de crêpe.

Ce costume, élégant et frais, peut se faire également en batiste, en taffetas ou en crépon mou.

Pour vos toilettes de printemps n'oubliez pas d'aller visiter le magnifique établissement de robes et chapeaux de Mlle M. Piquette, qui se trouve situé au No 1777 rue Sainte-Catherine, porte voisine de Mme Naud.

J'IGNORE SON NOM

ROMANCE TIRÉE DE SI J'ÉTAIS ROI

Musique d'AD. ADAM.

ANDANTE.

PIANO.

pp

The piano introduction is in G major, 3/4 time, and marked 'ANDANTE'. It begins with a piano (*pp*) dynamic. The right hand features a series of chords and a melodic line, while the left hand provides a steady accompaniment. The piece concludes with a final chord and a fermata.

J'i-gno-re son nom, sa nais-san-ce ; Lors-qu'é per-du dans l'on-de je la

The first line of the song features a vocal melody in G major, 3/4 time. The piano accompaniment consists of a steady eighth-note pattern in the left hand and a more active right hand. The lyrics are: "J'i-gno-re son nom, sa nais-san-ce ; Lors-qu'é per-du dans l'on-de je la".

vis, Sa seu-le ro-be d'in-no-cen-ce E-tait le flot au-quel je la ra-

The second line of the song continues the vocal melody and piano accompaniment. The lyrics are: "vis, Sa seu-le ro-be d'in-no-cen-ce E-tait le flot au-quel je la ra-".

vis. Elle é - tait bel - le; Je la sau - vai. Et voi - là d'el - le ce que je

The first system of the musical score consists of a vocal line and piano accompaniment. The vocal line is in a treble clef with a key signature of two sharps (F# and C#) and a 3/4 time signature. The lyrics are: "vis. Elle é - tait bel - le; Je la sau - vai. Et voi - là d'el - le ce que je". The piano accompaniment is in a grand staff (treble and bass clefs) and features a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes in the right hand, and a steady eighth-note bass line in the left hand.

sais, Peut-on de - man - der à l'au - ro - re, S'élançant sou - dain de son lit im - mor -

The second system continues the musical score. The vocal line lyrics are: "sais, Peut-on de - man - der à l'au - ro - re, S'élançant sou - dain de son lit im - mor -". The piano accompaniment continues with similar rhythmic patterns, including some arpeggiated chords in the right hand.

tel, Si le doux ray - on qui la do - re Lui vient de la terre ou lui vient du

colla voce.
cres.

The third system concludes the musical score. The vocal line lyrics are: "tel, Si le doux ray - on qui la do - re Lui vient de la terre ou lui vient du". The piano accompaniment includes dynamic markings: *colla voce.* and *cres.* (crescendo). The system ends with a double bar line and repeat signs (< >).

Ciel..... Lui vient de la terre ou du Ciel, Lui vient de la terre, de la terre ou du

colla voce. *pp* *rall.*

Ciel.

pp *b.c.* *ff*

En la cherchant je n'ai pour guides Que son image et ce modeste anneau Qui glis -
sa de ses doigts humi - des Et que je veux gar - der jusqu'au tombeau. Quand je soupi - re Le pauvre an -
neau Sem - ble me di - re: Cherche au hameau, L'image me dit, au con - trai - re: Cher - che loin du
mon - de, du mon - de ré - el; Je ne puis ha - bi - ter la ter - re, Puis - que les an - ges sont au
Ciel.... Puis - que les an - ges sont au Ciel, Puis - que les an - ges, oui les an - ges sont au Ciel.

L'AIMABLE VOLEUR (1)

I

Pardon, monsieur le voyageur,
 Vous manquez un peu de prudence
 A passer seul, la nuit, sans peur,
 Dans un bois où plus d'un voleur
 Fixe, dit-on, sa résidence.
 Si l'on vous attaquait ici,
 Vous pourriez bien crier merci !
 Sans être Maufrin ni Cartouche,
 On vous tuera! comme une mouche.
 Si vous pouviez prendre le temps
 De m'accorder quelques instants,
 Nous causerions là sur la route ;
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 —Oui, je les vois, retirez-les...
 Parlez, monsieur, je vous écoute.
 —Ah ! vous me faites trop d'honneur.
 Merci, monsieur le voyageur.

II

Pardon, monsieur le voyageur :
 Vous voyez quelle est ma toilette ;
 Je néglige trop ma santé ;
 Je sors, l'hiver comme l'été,
 Avec une simple jaquette.
 Si l'on m'offrait un habit neuf,
 Doubé de soie, en drap d'Elbeuf,
 Un manteau garni de fourrures,
 De bonnes et fortes chaussures,
 Du linge fin, j'y tiens beaucoup ;
 Pour vivre au bois on n'est pas loup,
 Mon Dieu, je changerais de mise...
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 —Oui, je les vois, retirez-les...
 Voici la clef de ma valise,
 —Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Merci, monsieur le voyageur.

III

Pardon, monsieur le voyageur :
 Je ne tiens pas à la fortune ;
 J'ai là quelques propriétés :
 La route où vous vous arrêtez
 Et des forêts au clair de lune.
 J'ai lu dans plus d'un bon auteur
 Que l'or ne fait le bonheur.
 Et Bias trouvait qu'en voyage
 On a toujours trop de bagage,
 D'aucuns en sont embarrassés ;
 D'autres n'en ont jamais assez.
 Quand j'ai soif, je vais à la source...
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 —Oui, je les vois, retirez-les...
 Voulez-vous accepter ma bourse ?
 —Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Merci, monsieur le voyageur.

IV

Pardon, monsieur le voyageur :
 Ici, nous n'avons pas de cloche.
 On n'a jamais bien su pourquoi
 Les philosophes tels que moi
 N'ont pas de montre dans leur poche,

(1) Récité par M. Milo, lors de sa soirée-bénéfice à l'Opéra français.

Des astres nous savons le cours ;
 Mais les jours sont plus ou moins courts,
 Et pour rentrer dans sa demeure,
 On aimerait à savoir l'heure.
 Si, par hasard, au coin d'un bois,
 Il me tombait entre les doigts
 Un chronomètre de rencontre...
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 —Oui, je les vois, retirez-les...
 Pourrais-je vous offrir ma montre ?
 —Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Merci, monsieur le voyageur.

V

Pardon, monsieur le voyageur :
 Un mot encore et je vous quitte.
 Grâce à moi, d'un cas imprudent
 Vous vous tirez sans accident ;
 Souffrez que je vous félicite
 Quoiqu'en disent les dégoûtés
 La vie a quelques bons côtés ;
 Je vous la laisse saine et sauve,
 Monsieur, l'occasion est chauce :
 Pressez-moi donc sur votre cœur
 En m'appelant votre sauveur...
 Si toutefois c'est votre envie...
 D'ailleurs, j'ai là deux pistolets...
 —Oui, je les vois, retirez-les...
 C'est à vous que je dois la vie,
 —Ah ! vous me faites trop d'honneur ;
 Adieu, monsieur le voyageur.

GUSTAVE NADAUD.

LES ECHECS

PROBLEME No 8

Par M. le Dr Kobryner, au Champ de-Châlons

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

SOLUTION DU PROBLEME No 7

- | | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>Blancs</p> <ul style="list-style-type: none"> 1 D 7 TD 2 T 5 CD mat 2 D 7 CR mat 2 F pr F mat 2 T 6 R mat 2 D 7 R mat 2 C 3 D mat | <p>Noirs</p> <ul style="list-style-type: none"> 1 R 5 D Si 1 R pr P Si 1 F pr C Si 1 P 4 D Si 1 F 5 D Si 1 F pr P |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

LA CUISINE

Rognons-beefsteak en pudding.—
 Prenez 6 rognons de mouton et une
 entre-côte pour 3 personnes : coupez
 l'entre-côte en morceaux d'égale
 grosseur de 1 ou deux pouces ; en-
 levez la peau des rognons et coupez-
 les en longueur. Faites sauter le
 tout ensemble à feux vifs en ayant
 soin d'assaisonner de sel, poivre et
 muscade. Retirez du feu et égout-
 tez pour enlever la graisse ; déglac-
 ez le fond de votre sautoir avec un
 verre de vin blanc et un peu de ma-
 dère ; dès que cela est réduit, ajou-
 tez un peu de demi-glace et un peu
 de fond brun, pour faire une sauce
 pas trop épaisse. Puis prenez une
 terrine en terre, mettez-y les rognons
 et l'entre-côte sautés, ajoutez un oi-
 gnon haché fin et passez au beurre
 avec thym et laurier, mettez la
 sauce dessus de façon que la terrine
 soit presque pleine.

Recouvrez avec une forte abaisse
 de pâte à foucer, exactement comme
 pour un pâté. Mettez au four et
 laissez cuire 2 heures, servez tel
 que.

Ce pudding se mange chaud ou
 froid.

DE TOUT UN PEU

UN NOUVEAU RECORD

Le "record" de l'habileté photogra-
 phique.

C'est un Anglais, un amateur, lord
 Drayleigh, qui paraît le "détenir" pour
 le moment.

Le noble lord est, en effet, parvenu,
 ces jours-ci, à photographier d'immaté-
 rielles bulles de savon flottant dans l'air.
 Non content de ce résultat, ce virtuose
 de l'objectif, qui ne connaît point d'obs-
 tacles, a fixé sur ses plaques sensibles
 d'autres bulles de savon au moment
 précis où elles éclatent et s'évanouissent
 en une imperceptible rosée.

Il semble difficile à battre un tel ar-
 tiste !

IN YINO VERITAS

Dialogue entre un pochard éberlité et
 un aspirant pochard.

Celui-ci-ci renacle devant un dernier
 verre :

—Non, merci, dit-il, je m'aperçois
 que je bois trop !

—Permettez, répliqua sentencieuse-
 ment le vétéran ; du moment que vous
 vous en apercevez, c'est que vous n'a-
 vez pas encore assez bu.

Feuilleton du PASSE-TEMPS

LE SECRET DE L'ORPHELIN

VIII

(Suite)

—Hortense, dit Mlle Célénie, laissez-moi d'abord poser une question à Mlle de Mauprié. Gertrude, poursuivit-elle de sa voix la moins rude, ayez confiance en moi, et parlez franchement : où êtes-vous allée en quittant la maison, la semaine dernière ?

—A Lachalade, répondit Gertrude, non sans rougir.

—Ah !. Et vous y êtes restée tout le temps ?

La jeune fille réfléchit un moment, puis répondit d'une voix ferme ;

—Non, mademoiselle.

—A la bonne heure. On prétend que vous n'avez pas quitté la ville. Certes, nous n'avons nul droit de nous mêler de vos affaires ; mais nous sommes responsables de vous jusqu'à un certain point ; c'est pourquoi je me permettrai d'insister. Pouvez-vous me rendre compte de l'emploi de votre temps ?

La figure de Gertrude prit une expression plus inquiète. Elle commençait à comprendre dans quel embarras elle s'était jetée, et cependant elle hésitait encore à répondre d'une façon plus explicite.

—Non, répondit-elle d'une voix tremblante, je ne puis malheureusement entrer dans aucun détail. Il est vrai que je suis restée à B., les affaires qui m'y ont retenue ne sont pas les miennes, et j'ai promis de me taire. Pardon, Mademoiselle, je dois tenir ma promesse... Mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher.

Mlle Hortense poussa un soupir, et Mlle Célénie fronça les sourcils.

—Tant mieux pour vous, reprit celle-ci durement, si votre conscience est en repos ; mais cela ne suffit pas aux yeux du monde, et le scandale n'en existe pas moins.

—Le scandale ! s'écria Gertrude.

Mlle Célénie, dardant ses yeux gris sur la figure de la jeune fille, se tenait devant l'image des Vierges sages et des Vierges folles, que le soleil éclairait en ce moment de sa pleine lumière, et la terrible demoiselle Pêche avait l'air de commenter avec son aune la parabole évangélique ; ou plutôt elle semblait elle-même une des triomphantes vierges sages, descendue de la vieille image d'Epinal. —Le scandale ! répéta Gertrude atterrée. Elle frémissait de la tête aux pieds, et la voix lui manqua. Le scandale ! Ce seul mot avait révolté toute sa fierté ; mais sa consternation était si grande que pas une parole ne pouvait sortir de sa gorge étranglée par l'émotion. Enfin ses dents se desserrèrent, et elle dit en relevant les yeux vers la vieille fille :

—Que me reproche-t-on, et qu'a le monde à faire avec ce qui s'est passé ?

—A tort ou à raison, répliqua Mlle Célé-

nie, le monde jase. Tout se sait. On a appris que vous étiez restée à B., clandestinement ; on vous a surprise portant en cachette un enfant nouveau-né dans vos bras. Est-ce vrai ?

—C'est vrai. Mais je ne comprends pas.

—Vous ne comprenez pas ! s'écria Mlle Célénie. Comment ! vous êtes jolie. Vos manières distinguées, — coquettes même, — n'ont que trop attiré l'attention sur vous. Vous vous absentez mystérieusement, puis on vous rencontre la nuit avec un enfant sur les bras, et vous ne comprenez pas qu'on va dire que cet enfant est à vous ?

—A moi ! fit Gertrude indignée.

Elle était pâle comme une morte, et elle fut obligée de s'appuyer contre la table. Ses yeux étincelants allaient de Mlle Hortense à Mlle Célénie, qui toutes deux la regardaient en secouant la tête.

—Mais c'est une calomnie, dit-elle enfin, cela n'est pas !. Vous ne le croyez pas, vous ne pouvez pas croire une chose pareille !

Il y avait un tel accent de sincérité dans cette protestation, qu'elle ébranla la conviction grandissante de la sœur aînée.

—Certainement, commença-t-elle, nous avons toujours eu de l'estime pour vous, et nous ne demandons pas mieux que d'être convaincues de votre innocence ; mais le monde est méchant, il croit le mal facilement, et les apparences sont contre vous, Gertrude !

—Où est la mère de cet enfant ? reprit Mlle Célénie.

—Elle est morte.

—Et le père ?

—Il a quitté la ville.

—Mais, vous, comment vous êtes-vous occupée de cette affaire et qui vous a jetée dans une pareille aventure ?

—Cela, je ne puis le dire, répondit Gertrude accablée : je le répète, j'ai promis le secret.

—Comment voulez-vous qu'on se contente d'une réponse semblable ? reprit Mlle Célénie brusquement ; vous le voyez, tout vous accuse.

Gertrude commençait en effet à reconnaître que la vieille fille avait raison, et des sanglots agitaient convulsivement ses lèvres.

—Mais, s'écria-t-elle en joignant les mains avec désespoir, je ne mens pas, moi ! D'ailleurs, il y a des témoins qui peuvent affirmer la vérité de ce que je dis. Il y a une vieille femme qui a vu naître l'enfant et mourir la mère. Elle demeure à Polval et s'appelle la mère Surloppe.

En entendant ce nom, les deux sœurs échangèrent de nouveau un regard attristé ; puis Mlle Hortense répliqua froidement :

—Ce témoignage-là vous serait plus nuisible qu'utile, ma chère. La vieille femme dont vous parlez a une mauvaise réputation, et personne n'ajouterait foi à ses propos. D'ailleurs, il vous resterait à expliquer comment vous avez été mêlée à de pareilles gens. Pouvez-vous le faire ?

Gertrude resta muette.

—Non. Eh bien ! j'en suis désolée ; mais dans la circonstance, nous sommes obligées de prendre une décision sévère. Il y a eu scandale.

—Et notre maison ne doit pas même être soupçonnée ! acheva d'une voix mâle Mlle Célénie, sans se douter qu'elle répétait le mot de César.

Mlle Hortense poussa un profond soupir.

—Nous ne pouvons pas vous garder, mon enfant, vous le voyez.

—Je vois que je suis perdue ! murmura Gertrude ; et en même temps son visage fut inondé de larmes. Les sanglots secouaient sa poitrine, elle se tordait les mains ; tout à coup sa tête se pencha en arrière, ses genoux ployèrent, et elle tomba sur le parquet. La fatigue du voyage et la secousse violente produite par cette dernière scène venaient de déterminer une crise nerveuse.

—Ah ! mon Dieu, elle se trouve mal ! s'écria Mlle Célénie, nous avons été trop durs aussi. Hortense, cours vite chercher le vinaigre des quatre voleurs.

En même temps elle s'agenouilla près de Gertrude, la soutint dans ses bras, débouonna sa robe, et finalement se mit à lui baiser affectueusement le front en lui prodiguant de doux noms enfantins. — Sous ses manières de gendarme, Mlle Célénie cachait des trésors de tendresse maternelle. — Elle transporta Gertrude dans sa propre chambre et la mit au lit, puis elle la confia à la garde de la vieille Scholastique et courut chez le pharmacien. En revenant à elle, la jeune fille vit la vieille bonne à son chevet. Elle était encore trop faible pour pouvoir parler ; ou lui fit avaler un cordial, et elle s'endormit profondément ; quand elle se réveilla, il faisait nuit, et la tranquillité de la rue indiquait une heure avancée. Une veilleuse éclairait la chambre, et dans un grand fauteuil Mlle Célénie, tout habillée, sommeillait bruyamment. Gertrude passa les mains sur son front, se rappela la scène de la matinée et se sentit prise d'un nouvel accès de désespoir. — Elle, si pure et si fière de sa pureté, se trouvait soupçonnée d'une faute dont la seule pensée la faisait frémir d'indignation ; les demoiselles Pêche la croyaient coupable, et tout l'atelier sans doute partageait cette conviction. Et demeurait son nom — le nom de Mauprié ! — courrait la ville escorté de bruits calomnieux, et cette rumeur honteuse parviendrait jusqu'à Xavier. A cette idée son cœur fut déchiré, et elle se remit à pleurer. Certes, Xavier avait l'esprit trop élevé et trop de confiance en elle pour croire aussi facilement une calomnie ; mais il était jaloux et soupçonneux. Un doute pouvait se glisser dans son cœur ; un doute, n'était-ce pas déjà trop ? Rien qu'en y songeant Gertrude sentait toute sa fierté se soulever. Elle se disait qu'un soupçon de la part de Xavier suffirait pour creuser entre eux un abîme, — et elle pleurait sur son amour, sur son seul bonheur cruellement menacé.

—Non, pensait-elle, je ne veux pas être soupçonnée ; il faut que celui qui a fait le

mal le répare. J'irai trouver mon oncle, et je le supplierai de parler.

Toute la nuit se passa de la sorte. Enfin l'aube grise d'un jour de décembre commença d'éclairer les vitres des fenêtres. Le froid du matin réveilla Mlle Célénie, qui étira un moment ses grands bras, courut au chevet de la jeune fille, et lui demanda comment elle se trouvait.

— Mieux, Mademoiselle, merci ! répondit Gertrude.

Puis essuyant ses larmes :

— Mademoiselle, je ne suis pas coupable, je vous le jure. Il y a une personne qui peut d'un mot éclairer tout ce qui paraît équivoque dans ma conduite, et me justifier aux yeux du monde. Je veux aller trouver cette personne, elle ne refusera pas de me dégager de mon serment, et je serai lavée de ces soupçons calomnieux. Ayez la bonté de me procurer une voiture de louage.

— Mais vous êtes trop faible pour vous mettre en route ce matin ! s'écria Mlle Célénie.

— Il le faut, et je me sens plus forte. Je ne puis supporter les doutes qui pèsent sur moi. J'en mourrais !

Mlle Célénie se laissa convaincre, et Gertrude s'habilla. Vers midi, une vieille calèche s'arrêta devant le magasin, et la jeune fille, encore un peu faible et très pâle, y monta après avoir embrassé les demoiselles Pêche.

Le cheval de louage était vieux et assez mauvais trotteur ; le conducteur, assoupi sur son siège, le fouettait mollement ; aussi huit heures sonnaient quand on entra à Lachalade. A cette heure, tout le monde devait être couché dans la maison de l'oncle Renaudin, et Gertrude pensa qu'il était préférable de remettre au lendemain la démarche qu'elle se proposait de faire. Bien qu'il lui en coûtât, elle résolut de demander l'hospitalité à sa tante, et dit au conducteur d'arrêter son cheval devant le logis Mauprié. Une lumière brillait entre les fentes des volets du rez-de-chaussée ; Gertrude frappa timidement et attendit toute frissonnante.

Au bout de quelques instants la porte s'entrouvrit et Honorine parut sur le seuil. Elle poussa une exclamation en voyant Gertrude ; celle-ci prit son paquet des mains du conducteur et suivit silencieusement sa cousine jusque dans la salle à manger.

La salle avait toujours le même aspect, et les mêmes figures entouraient la table de toile cirée ; — Xavier était seul absent. — Mme de Mauprié, son mouchoir à la main, lisait gravement son livre d'Heures ; Gaspard frottait son fusil et sifflait d'un air triomphant, tandis que Phanor sommeillait devant lâtre, et que Reine, debout devant la vieille glace, essayait un bonnet de crêpe noir.

— C'est Gertrude ! dit Honorine, en posant sa cousine devant elle.

La veuve se leva d'un air solennel. Reine fit une légère exclamation, et Gaspard regarda la jeune fille d'un air ironique.

— C'est affaire à toi, s'écria-t-il, et tu n'as pas perdu de temps !

Gertrude ne lui répondit pas, et s'avançant vers Mme de Mauprié :

— Je suis venue, ma tante, vous demander l'hospitalité pour cette nuit ; je désire avoir demain un entretien avec mon oncle Renaudin.

Gaspard haussa les épaules, et Mme de Mauprié passa son mouchoir sur ses yeux.

— Tu viens trop tard, soupira Honorine.

Gertrude les regardait tous sans rien comprendre de quoi il s'agissait

— Qu'y a-t-il donc ? murmura-t-elle enfin.

— Votre oncle est mort la nuit dernière, ma nièce.

— Il a rendu sa vieille âme à Dieu ! continua Gaspard d'un ton qui n'avait rien d'attristé.

— Nous héritons, ma chère ! s'écria Reine.

— Mort ! dit Gertrude accablée. Elle s'assit sur une chaise et s'évanouit.

IX

Le lendemain les cloches de Lachalade se mirent à sonner *en mort* dès le matin et réveillèrent Gertrude, qui s'habilla rapidement et descendit, encore endolorie par les secousses de la veille. En entrant dans la salle, elle fut prise de violentes palpitations ; elle venait d'apercevoir Xavier, seul, assis tout rêveur près du feu.

Bien des fois, pendant de longues journées de travail ou, le soir dans sa petite chambre, elle avait rêvé à ce moment du retour et au bonheur de revoir le bien-aimé. Cette réunion tant souhaitée lui était souvent apparue comme une fête merveilleuse, pleine de lumière, de musique et de joyeuses effusions ; et voilà qu'elle avait lieu dans cette sombre chambre du logis Mauprié, par un jour de deuil et sous une impression d'angoisse et de terreur. Gertrude portait dans son cœur, encore saignant des douleurs de la veille, un secret pesant que la mort de M. Renaudin venait d'y sceller à jamais. Ce pénible fardeau paralysait tout élan et arrêtait toute effusion.

Xavier s'élança vers elle et lui prit les mains.

— Chère Gertrude, j'aurais voulu que notre réunion fût amenée par un moins lugubre événement !

— Moi aussi, murmura-t-elle en secouant la tête.

— Tes mains sont glacées, continua Xavier, et tu es toute fêle ?

Gertrude répondit avec embarras qu'elle avait été un peu souffrante dans les derniers temps.

— L'air de la campagne te fera du bien, poursuivit-il ; tu reprendras tes couleurs, car tu ne retourneras plus à ton magasin. Te voilà riche maintenant, Gertrude ! Ma mère et toi, vous étiez les deux plus proches parents de l'oncle Renaudin, et il n'y a pas apparence que le bonhomme ait déshérité sa famille.

Gertrude demeurait silencieuse.

— A-t-il beaucoup souffert pour mourir ? demanda-t-elle enfin.

— Non, il s'est éteint doucement. Quand ma mère a été appelée à l'Abbatiale, il venait de rendre le dernier soupir.

L'entretien fut interrompu par l'entrée de Mme de Mauprié suivie de Gaspard en grand deuil. Pour la première fois, depuis longtemps, le farouche chasseur avait endossé une redingote noire : aussi paraissait-il fort mal à son aise dans ce vêtement qui gênait ses mouvements brusques. Cette gêne donnait seule à sa figure une expression un peu attristée, car, bien qu'il fit des efforts pour prendre un air grave et recueilli, on devinait au fond de lui une joie qui ne demandait qu'à déborder. L'hypocrisie n'était pas son défaut, et il avait grand-peine à ne pas siffler son air favori, tandis que Phanor tournait autour de lui et semblait déconcerté à la vue de son maître ainsi accouré. Bientôt Reine et Honorine firent leur apparition dans un nuage de crêpe noir, et, après un rapide déjeuner, toute la famille prit silencieusement le chemin de la maison mortuaire.

L'Abbatiale avait ce jour-là l'air plus désolé que d'ordinaire. Le brouillard de décembre l'enveloppait, et, à travers la brume, les voûtes traînantes et plaintives des cloches ajoutaient encore à la tristesse de son aspect. Dans une chambre du rez-de-chaussée, le cercueil d'Eustache Renaudin, sous un poêle de deuil, entre quatre cierges mélancoliques, attendait les porteurs. En entrant, chaque nouveau venu aspergeait la bière avec le goupillon béni, puis les hommes montaient au premier étage, près de Mme de Mauprié. Bien que le défunt fût peu aimé dans le pays où il avait vécu comme un ours, néanmoins tout le village était là. A la campagne, l'esprit de communauté subsiste encore assez pour qu'en certaines circonstances solennelles, tous les habitants du même bourg se considèrent comme ne formant qu'une famille. Quelques gentilshommes verriers du voisinage étaient venus aussi avec leurs femmes et leurs filles ; la veuve Mauprié recevait ces dernières comme des personnes de marque. A leur arrivée, elle se levait à demi, se laissait embrasser, puis retombait sur son siège en poussant un sanglot étouffé, auquel répondait deux profonds soupirs modulés par Reine et Honorine. Gertrude seule restait silencieuse et immobile, absorbée par ses préoccupations et aussi le souvenir de sa dernière visite dans cette chambre, maintenant remplie d'indifférents.

Le chant des prêtres résonna dans la cour, et le convoi se mit en marche ; chemin faisant, le cortège grossissait, chaque porte du village s'ouvrant pour laisser passer une femme ou deux. Aussi l'église était-elle presque pleine, et quand on se dirigea vers le cimetière, plus de deux cents personnes formaient la procession de l'enterrement. Il pleuvait, et l'on voyait deux longues files de parapluies trancier avec leurs couleurs crues sur les vêtements noirs des gens en deuil. " Les vivants n'aiment pas à être

mouillés," se dit philosophiquement Gaspard en considérant le cortège et en sentant la pluie sur sa tête nue.—Le convoi longeait de larges pièces de terre labourées, contiguës à l'Abbatiale et achetées l'année d'avant par le bonhomme Renaudin. Gaspard regardait cette bonne terre grasse et bien fumée ; d'un coup d'œil il arpentait le champ et supputait le nombre de verges. . . " Il n'aura pas eu le temps de voir son blé pousser," songeait-il ; puis sa pensée distraite suivant cette nouvelle pente, il se voyait, lui, chassant le long des sillons, ayant Phanor à ses côtés et un bon fusil sous le bras. " J'achèterai un Lefaucheu, se disait-il, et je ferai bâtir un chenil à l'Abbatiale. . . Car j'aurai une meute : deux bassets et deux vendéens pour le bois ; deux chiens d'arrêt pour tenir compagnie à Phanor, plus un épagneul pour le marais. J'affirmerai la chasse du bois des Hauts-Bâtis, et alors on verra de belles parties et de beaux coups de fusil. . . Mon Lefaucheu aura une garniture en argent, et sur la crosse je ferai graver les armes de notre famille ; car maintenant c'est mon devoir de relever le nom de Mauprié. . . Eh ! eh ! qui sait ? Je remonterai peut-être la verrière des Bas-Bruaux ? . . . Alors les des Encherins et les du Houx n'auront qu'à se bien tenir ! . . . " Il n'interrompit son rêve qu'en apercevant la grille du cimetière.

On entendit le bourdonnement des psaumes, et entre les branches des sapins on voyait flotter les surplis blancs des prêtres. Les hommes s'étaient éparpillés autour des tombes ; les femmes formaient au milieu de l'allée un groupe sombre en tête duquel se tenaient Mme de Mauprié et ses filles. La veuve était à demi affaissée dans une attitude douloureuse. . . " *Si iniquitates ob servaveris. . .*" psalmodiait le prêtre. " Mon Dieu, que votre volonté soit faite, songeait Mme de Mauprié ; vous n'avez pas voulu nous voir souffrir plus longtemps dans la pauvreté et l'humiliation. Maintenant que vous avez rappelé à vous mon pauvre frère, nous aurons enfin de meilleurs jours ; je reprendrai dans le monde la position qui nous appartient ; je trouverai un mari pour Reine, et qui sait ? . . . peut-être aussi pour Honorine. . . Nous nous installerons à l'Abbatiale, la maison est assez bien montée pour que l'installation soit peu coûteuse. . . Il est vrai qu'il faudra tout partager avec Gertrude ; mais elle est encore mineure, nous administrerons sa part, et puis. . . il y aurait peut-être moyen de tout arranger en la mariant à Gaspard. . . C'est un projet à mûrir, et j'y réfléchirai. . . "

Les porteurs avaient étendu le poêle sur la terre humide et les fossoyeurs faisaient glisser la bière dans la fosse. Les sanglots retentirent plus forts dans le groupe des femmes. Reine et Honorine y allaient de tout cœur, et tout en s'essuyant les yeux, elles pensaient à l'héritage, aux armoires pleines de linge, aux coffres pleins d'argenterie, et aux nouvelles perspectives que leur avait ouvertes l'oncle Renaudin en partant pour l'autre monde. Reine se di-

sait que le deuil d'un oncle ne se porte que trois mois, et songeait déjà aux robes de demi-deuil, elle combinait des toilettes triomphantes pour conquérir le mari de ses rêves. . . " Tout cela sera trop beau pour Lachalade, pensait-elle, mais je déciderai ma mère à passer une saison aux eaux de Plombières. . . "

Gertrude, agenouillée sur la pierre d'une tombe, écoutait le bruit sourd de la bière et songeait aux derniers moments du mort. L'idée de la réparation tentée au logis de Polval avait elle au moins adouci les souffrances de l'heure suprême ? Le vieillard s'était-il endormi avec une conscience apaisée ? . . . Du moins lui, il en avait fini avec les tourments de cette vie ; pour elle, au contraire, les épreuves allaient commencer seulement. Cette promesse dont elle avait espéré se faire relever par l'oncle Renaudin, cette promesse la liait pour toujours désormais. Déjà sa réputation était menacée. . . Quelles autres souffrances lui réservait l'avenir ? Courberait-elle silencieusement la tête devant toutes ces accusations injurieuses ? Etait-elle à ce point liée par un serment imprudemment fait ? Ne devait-elle pas au contraire préserver avant tout la pureté de sa réputation ? . . . Alors elle revoyait le vieux Renaudin se dressant à demi sur son lit, mettant un doigt sur ses lèvres blêmes et lui répétant : " Une promesse, c'est sacrée ! " — Et elle frissonnait en écoutant les paroles latines murmurées au-dessus de la fosse, et en songeant aux châtiments réservés aux parjures. . .

Pendant ce temps, Xavier contemplait sa cousine agenouillée auprès d'un grand sapin, et la trouvait plus charmante que jamais dans ces vêtements noirs. Les épais bandeaux de cheveux blonds crépelés se laissaient voir à demi sous le voile, et le profil pensif de la jeune fille se détachait doucement du fond sombre des sapins. Le jeune homme savourait délicieusement le bonheur de l'admirer et la joie de songer qu'il pourrait maintenant jouir de ce bonheur-là tous les jours. Il sentait que l'absence avait doublé sa passion, qu'il aimait Gertrude plus violemment encore que l'an passé, et qu'il avait mis toute sa vie en elle. Elle était si belle et si aimante ! . . . Il l'avait trouvée, à la vérité, un peu froide, avant l'enterrement ; mais il expliquait son air préoccupé et contrain par l'émotion, et il l'excusait volontiers de ne pas s'être montrée plus expansive.

— " *Requiescat in pace !* " dit une dernière fois le curé, en secouant l'aspersoir au-dessus de la fosse ; il le passa à Gaspard et s'éloigna. Les assistants défilèrent près de la fosse et agitérent tour à tour le goupillon humide, puis la foule se dispersa. Mme de Mauprié suivit avec son fils et ses filles le chemin de l'Abbatiale ; il lui tardait de prendre possession du logis avant l'arrivée du juge de paix de Varennes qui avait été mandé la veille. Les mains lui démaigeaient ; elle aurait déjà voulu sentir entre ses doigts le trousseau des clefs de la maison. Gaspard et ses sœurs avaient la

même préoccupation, et tous hâtaient le pas de telle sorte que Xavier et Gertrude restèrent seuls sur le chemin du cimetière. Xavier mit le bras de sa cousine sur le sien, et tous deux s'acheminèrent vers l'Abbatiale, en longeant les haies brillantes de gouttelettes argentées. La pluie avait cessé et le soleil hasardait quelques rayons entre deux nuées. Cette éclaircie suffisait néanmoins pour égayer un peu l'austérité de la campagne environnante. Les prés jaunissés et mouillés scintillaient ; les terres de labour les entouraient de leurs et gras sillons où verdoyait le blé semé en octobre et, tout au fond, les grandes futaies sombres fumaient à l'horizon.

Gertrude avait rejeté son voile en arrière, et Xavier admirait ses bandeaux semés de gouttes de pluie, ses yeux verts encore humides et ses joues d'un rose pâle.

— Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas, Gertrude ? murmura-t-il brusquement.

La jeune fille releva vers lui ses yeux mélancoliques.

— Est-ce que tu as pu en douter, Xavier ?

— Non, mais tu es si belle et je me sens si indigne de toi, que parfois j'ai peur. . . Je tremble que tu ne t'aperçoives de mon obscurité, que le prisme ne se brise et que tu ne songes à aimer quelqu'un de plus brillant que moi.

Gertrude secoua pensivement la tête.

— N'est-ce pas toi plutôt qui me vois à travers un prisme ? . . . et qui sait si un jour ce ne sera pas toi qui me trouveras indigne de ton amour ?

(A continuer)

LES BONNES GAFFES

Un compositeur de musique, retour de voyage, rencontre un écrivain qui n'a pas que la bosse du succès.

— Eh bien ! demande ce dernier à son ami, avez-vous rencontré beaucoup de chameaux en Algérie ?

— Pas un, mon cher ! C'est à croire qu'ils sont tous restés à Paris !

L'écrivain a fait une tête.

CHEZ UN MARCHAND DE CURIOSITÉS

— Combien ce bronze ?

— C'est cent francs.

— Je vous en donne quatre cents.

— Prenez-le, mais c'est bien parce c'est vous.

MADAME GASPARD

L'Intermédiaire des curieux et des chercheurs demandait, récemment, le vrai nom de l'île de Madagascar. Les traitailleurs indigènes algériens, dont un superbe bataillon va s'embarquer à cette destination, ont répondu, d'avance, à cette question.

Ils appellent la terre des Hovas, l'île de *Madame Gaspar*.

Le mot est, assure-t-on, d'un loustic parisien, engagé volontaire. Il en est digne. C'est du bon Gavroche, sac au dos.

PROFESSEURS DE MUSIQUE

- Guillaume Couture, 58 Université.
 W. Davignon, 1180 St-Denis.
 Mme O. E. Defoy, 147a St-Hubert.
 A. P. V. Delfosse, 186 Ste-Elisabeth.
 Mlle F. Drummond, 57 St-Hypolite.
 Dominique Ducharme, 153 Bleury.
 J. A. Duquette, 433 Dorchester.
 Achille Fotier, 742 1/2 Sherbrooke.
 Mlle Agnès Michaud, 131b St-Laurent.
 M. H. O. Wilson, 74 Ste-Famille.
 Mlle McAnally, 27 Mance.
 Paul Wiallard, 2241 Ste-Catherine.
 Arthur Latondal, 2241 Ste-Catherine.
 J. J. Goulet, 2427 Ste-Catherine.
 Charles Reichling, 215 Stanley.
 C. E. Seifert, 2757 Ste-Catherine.
 Edmond Laberge, 382 Wolfe.
 I. Silverstone, 37 Hutchison.
 Godfroid Filiatrault, 164 1/4 Montcalm.
 Moïse Robert, 98 Amherst.
 J. H. Mulhollin, 32 Carré Chaboillez.
 Herr Carl Walter, 2424 Ste-Catherine.
 F. Jehin-Prume 64 Avenue Collège McGill.
 E. Van Loock, 173b Montcalm.
 Mme Adam, 479 St-Hubert.
 E. Archambault, 219 Berri.
 M. Bachmann, 27 Panthaléon.
 Hubert A. Baker, 57 City Councillors.
 A. Béique, 62 St Denis.
 Mlle J. C. Brennan, 313 Roy.
 Mme A. Breton, 283 Amherst.
 Mlle Alice Cardinal, 152 Murray.
 Aug. Charbonnier, 239 Panet.
 Edw. Clark, 315 Amherst.
 Mlle Sarah Coté, 35 Hudon.
 Mlle Alphonsine Delisle, 3263 Notre-Dame

Piano

- Arthur Pepin, 1998 Ste-Catherine.
 Max. Bohrer, 39 Bishop.
 Mme J. B. Côté, 225 Drolet.
 Mme Clark, 6 Desjardins, Maisonneuve.
 Mlle Millar, 729 Sherbrooke.
 Mlle Marguerite Sym. 6 Buckingham.

Violon

- Achille Lejeune, 480 Craig.
 J. Herbert Marceau, 138 Peel.

Chant

- Mlle Leriche, 1924 Ste-Catherine.

Guitare et Mandoline

- Paul Lamoureux, 236 1/2 Montcalm.
 A. C. Lachance, 325 Dorchester.
 W. Sullivan, 44 1/2 Aylmer.
 Mlle Tétreault, 345 Dorchester.

UNE LEÇON DE MUSIQUE

A CHAQUE NUMERO

VII.—CLEF DE SOL

(Suite)

RECAPITULATION



ré mi fa sol la si do ré mi fa sol.

Exercices sur les rondes, les blanches et les noires.—Nommez les notes sans les chanter.



Notes placées sur ou entre les lignes supplémentaires
 Au-dessus de la portée. Au-dessous de la portée.



do si la sol fa
 la si do ré mi

RECAPITULATION GENERALE

Exercices sur les rondes, les blanches et les noires.—Nommez les notes sans les chanter



Exercice oral.—A quels instruments et à quelles voix sert la clef de sol?—Sur quelle ligne se place la clef de sol?—Nommez les notes placées sur les lignes, dans les inter lignes.—Quelle est la note placée au-dessous de la première ligne? Quelle est celle qui est placée au-dessus de la cinquième ligne?—Nommez les notes placées sur ou entre les lignes supplémentaires d'en haut.—Nommez les notes placées sur ou entre les lignes supplémentaires d'en bas.

Exercice écrit.—Copiez les exercices 10 et 11; écrivez le nom et la forme des notes au-dessous de chacune d'elles.—Transformez en blanches les noires de l'exercice 4 et en noires les blanches de l'exercice 6.

Flute et Piccolo

- François Boucher, 1298 Notre-Dame.
 C. Maggio, 146 Montcalm.
 Ulric Gingras, 353 Berri

Clarinette

- Jacques Van Poucke, 221 Craig.

Viola

- D. McKercher, 221b Craig.

Musique pour bals et soirées

- Orchestre Ratto Frères, 55 St-Louis.
 Orchestre Blasi, 147 Sanguinet.
 Orchestre Harmonie, 149 Dorchester.

Fanfarses

- Fantare Ste-Elisabeth, 1114 St-Antoine, St-Henri.
 Fanfare de la Côte St-Paul, 1114 St-Antoine, St-Henri.

Accordeurs de Pianos

- Chs. E. Beaudry, 412 Dorchester.
 Geo. Cregan, 29 Ave. Collège McGill.

Escrime

- Académie d'escrime, D. Legault, 1511 Notre-Dame.
 La salle de la Garde indépendante de Salaberry, 85 St-Jacques, professeur M. D'Hincourt.

CHS. LAVALLEE

Successeur de Lavalée & Fils

INSTRUMENTS DE MUSIQUE*Aussi un assortiment complet de*

Fournitures pour Instruments de Musique

Réparations de toutes sortes exécutées sous un court délai et à bas prix. Instruments à Corde, une spécialité. Violons faits à ordre

35 - COTE ST-LAMBERT - 35

7-6m

PAUL P. LAMOUREUX

PROFESSEUR DE

Mandoline, Guitare et Cithare

236 1/2 MONTCALM

Morceaux de toutes sortes composés et arrangés pour duos, trios, quatuors ou clubs, pour mandoline, cithare, banjo, flûte, etc.

PRIX MODÉRÉS

2-6m

IMPRIMERIE

- DE -

MUSIQUE

Impressions de Musique

En GRAVURE et TYPOGRAPHIE

Exécutées à court délai et à bas prix

J. E. BELAIR**26 - Ste-Elisabeth - 26**

MONTREAL

G. N. MANSEAU

Imprimeur

Ouvrages de Ville**FACTUMS, PAMPHLETS**

BLANCS de TOUTES SORTES

Faits sous court délai et à des prix très réduits

26 STE-ELISABETH

MONTREAL

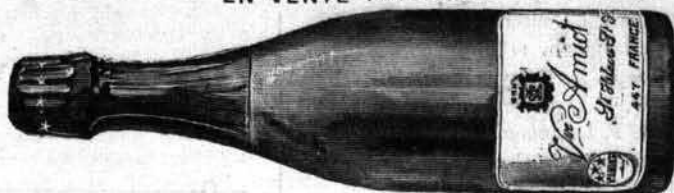
SEULS AGENTS AU CANADA

LAPORTE, MARTIN & CIE.

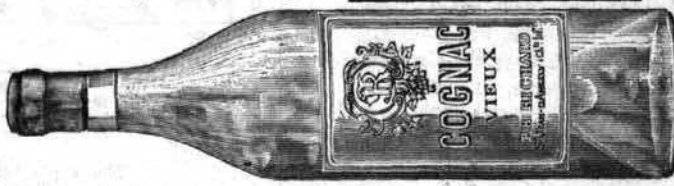
72 à 78 RUE ST-PIERRE 1 Montreal

Champagne Vve Amiot, en Bouteilles et 1/2 Bouteille

EN VENTE PART IIT

QUALITE SUPERIEURE, SEC ET EXTRA-SEC
ESSAYEZ-LE!**COGNAC P. RICHARD**

Garanti pur a l'Analyse V.O.-V.S.O.-V.S.O.P.



Ce cognac est en vente partout, et est reconnu supérieur par les connaisseurs

ESSAYEZ-LE!**PRIMES**

L'ADMINISTRATION DU "PASSE-TEMPS"

Ne voulant rien négliger pour satisfaire le public, a conclu les arrangements nécessaires pour offrir à ses lecteurs une PRIME vraiment extraordinaire. Nous nous sommes procurés plusieurs milliers de copies des morceaux d'opéra, dont voici la liste :

1. LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR—Le fruit défendu (chant et piano)
2. CARMEN—L'amour est enfant de Bohème
3. LE JOUR ET LA NUIT—Ce qu'on appelle aimer
4. LE CŒUR ET LA MAIN—Chanson du casque
5. LE GRAND MOGOL—Chanson du Kiri-Kiribi
6. LES CLOCHES DE CORNEVILLE—La légende des cloches
7. LES 28 JOURS DE CLAIRETTE—Attention ! ma petit' cocotte
8. GILLETTE DE NARBONNE—Souvenirs des jeunes ans
9. LA BELLE HÉLÈNE—Un mari sage
10. LES CLOCHES DE CORNEVILLE—Chanson du Cidre

Tous ces morceaux sont vendus 10 cts. chez les marchands de musique



Nous enverrons toute la collection (10 morceaux) aux personnes qui nous seront tenir le prix d'un an d'abonnement

LE PASSE-TEMPS

26 Ste-Elisabeth

MONTREAL

